

Éros et tabou. Sexualité et genre chez Amérindiens et les Inuit,
Gilles Havard et Frédéric Laugrand (dir.). Septentrion, Québec,
2014, 500 p.

Joseph Lévy

Volume 44, Number 2-3, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1030981ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1030981ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévy, J. (2014). Review of [*Éros et tabou. Sexualité et genre chez Amérindiens et les Inuit*, Gilles Havard et Frédéric Laugrand (dir.). Septentrion, Québec, 2014, 500 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 44(2-3), 170–174.
<https://doi.org/10.7202/1030981ar>

articles font prendre conscience au lecteur du défi pour les musiciens autochtones et métis qui, tout en s'inscrivant résolument dans la mouvance artistique du *xxi*^e siècle, se frottent à l'épineuse question de la transmission, au-delà de leurs frontières culturelles, de créations nourries de traditions ancestrales normalement protégées et soigneusement conservées. Si l'enregistrement audio ou vidéo de chants et de récits par des non-autochtones a presque toujours suscité des réticences, celles-ci se sont accrues depuis l'avènement de médias à peu près universellement accessibles (comme l'Internet) et des tendances « fusion » de la création artistique qui, aux yeux des traditionalistes, « dénaturent » la tradition. Les artistes autochtones contemporains ont-ils encore droit au statut de représentants de leurs cultures respectives. Le souhaitent-ils même ?

De fait, les questions de représentativité et de propriété intellectuelle, cruciales pour les anthropologues, ressurgissent dans toute leur complexité alors que de nombreux chercheurs autochtones qui se penchent sur les thématiques sociales et politiques nourrissent les débats d'une profonde connaissance de leur culture et de leur propre vision de ce que signifie la recherche. De plus, nombreux sont les musiciens et créateurs autochtones et métis qui s'associent ouvertement aux luttes et aux souffrances qu'ont à vivre leurs communautés d'origine, même lorsqu'ils ont choisi une existence urbaine ou à tout le moins hors réserve. L'appartenance à une communauté et le partage d'un passé (et parfois d'un présent) houleux se manifeste clairement dans la nouvelle création artistique autochtone que l'on peut, dans de nombreux cas, qualifier d'engagée.

Les auteurs abordent également une multitude d'autres questions dont celles liées au féminisme, à l'internationalisme et à la définition d'identités. Par exemple, dans le contexte du powwow, comment les femmes qui désirent jouer du tambour et composer des chants (des tâches normalement dévolues aux hommes) réussissent-elles à respecter malgré tout la tradition qui le leur interdit ? Mais aussi, vu

l'expansion à l'échelle de l'Amérique du phénomène powwow, comment font les communautés qui s'approprient des chants d'origine lointaine pour les rendre significatifs chez eux ? Et sur quelles bases épistémologiques les Métis construisent-ils leur identité ? Sait-on qu'une des valeurs dominantes des sociétés métisses passe par le partage, tiens-donc, « de la musique » ?

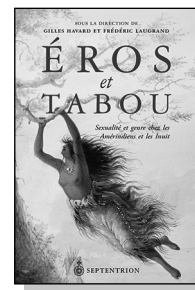
Enfin un certain nombre de questions jettent de la lumière sur les rapports des nations autochtones avec la société dominante et les contradictions avec lesquelles les autochtones doivent apprendre à vivre. D'une question apparemment aussi simple que celle de la survie des compositeurs et musiciens autochtones désireux de se faire connaître par des CD ou des DVD au sein d'un marché des plus compétitifs, on passe à la manière dont certains autochtones arrivent à concilier l'usage d'hymnes chrétiens avec celui de chants traditionnels pour soigner les blessures profondes résultant d'une mésadaptation à la vie imposée par la société dominante. Et comment arrive-t-on à déjouer le rapport de forces inhérent aux collaborations autochtones/non-autochtones, que ce soit dans les domaines de l'éducation, de la recherche ou des arts de la scène ?

À mon avis, la question la plus troublante fait réfléchir à la manière dont certains Canadiens construisent leur identité nationale soi-disant multiculturelle en incorporant, sans vergogne, des symboles des cultures autochtones à leurs grands événements internationaux (Olympiques de 2010, par exemple). Ou encore, les artistes canadiens arrivent-ils à masquer la présomption (présument inconsciente) qui sous-tend des concerts où l'on présente à la fois de la musique médiévale importée d'Europe et des chants/jeux de gorge inuits, ou autre produit musical traditionnel (la présomption portant sur le pré-développement de la « grande » musique) ?

En bref, on ne peut qu'encourager les chercheurs en sciences sociales à consulter cet excellent ouvrage qui a le mérite, d'une part, de faire ressortir

la personnalité propre du contexte canadien qui fait trop souvent figure de parent pauvre dans les ouvrages traitant des musiques et des arts autochtones d'Amérique du Nord. Pourtant, ledit contexte canadien offre un échantillon intéressant de stratégies d'élaboration d'identité(s), ainsi qu'un exemple de rapports de force entre peuples colonisés à des degrés divers. D'autre part, cet ouvrage a aussi le mérite de présenter un impressionnant éventail de perceptions, de visions, de perspectives de recherche et de stratégies de production du savoir qui dépassent largement le seul cadre de la pratique musicale.

Nicole Beaudry



Éros et tabou. Sexualité et genre chez Amérindiens et les Inuit

Gilles Havard et Frédéric Laugrand (dir.). Septentrion, Québec, 2014, 500 p.

LES TRAVAUX CONTEMPORAINS sur les constructions et les pratiques socio-sexuelles ont mis en évidence la présence d'un vaste corpus théorique et empirique tant sur le genre que sur les conduites sexuelles et leur signification et ce, sous l'impulsion du féminisme, des théories constructivistes et *queer*. Sans privilégier une perspective théorique particulière, ce livre collectif sur les questions de sexualité et de genre chez les Amérindiens et les Inuits, publié sous la direction de Gilles Havard et de Frédéric Laugrand, constitue une contribution intéressante à ce champ par son ampleur géographique (du Kansas au grand Nord canadien), par la diversité des environnements et des groupes étudiés, par la période temporelle couverte (du *xviii*^e siècle à la période contemporaine), par la variété des méthodologies (historique, ethno-historique, anthropologique et linguistique) et des sources utilisées

(récits des voyageurs et des missionnaires, histoires de vie, correspondance, données anthropologiques non publiées ou réanalysées, observation participante, articles de journaux, DVD de productions artistiques). Ce livre comprend une introduction qui situe la problématique du genre et de la sexualité, onze chapitres et un index, et l'on peut, après une lecture transversale, dégager cinq grandes thématiques.

LA CONSTRUCTION DES GENRES

La première thématique renvoie à la construction des genres dans les sociétés étudiées. Raymond J. DeMallie, chez les Lakotas, note que « métaphoriquement, les rapports de genre [...] peuvent se concevoir comme un équilibre entre deux types de pouvoir spirituel exprimé par une symbolique animale » (p. 133). La division sexuelle du travail et son évolution entre le XVIII^e siècle et le XX^e siècle sont traitées, de même que les rapports entre hommes et femmes et leurs tensions contemporaines, en les situant dans leur contexte historique et en tenant compte des changements économiques et sociaux qui ont contribué à une détérioration marquée de leurs conditions de vie, et certains de ces enjeux sont repris dans d'autres chapitres, mais avec moins d'ampleur. La construction de la féminité autochtone dans la société québécoise contemporaine fait cependant l'objet d'une recherche détaillée. Marie-Pierre Bousquet et Anny Morrissette s'interrogent sur la signification, dans le cadre de concours, de l'élection de femmes qui serviraient de modèles pour la société autochtone, avec le couronnement d'une princesse représentant l'idéal sociétal de l'époque, celui de la respectabilité féminine, dans les années 1950. Entre les années 1950 et 1970, les critères de choix des gagnantes se modifient, privilégiant des femmes plus expérimentées, où leur rôle dans le maintien de la culture autochtone et leurs actions dans la sphère sociétale et la défense des droits, mais aussi comme modèles de spiritualité, est mis en exergue. D'autres s'adressent à des jeunes dont l'identité et le style de vie sont conformes aux idéaux culturels, conjuguant la

modernité et la tradition pour assurer le lien au passé et l'ouverture vers l'avenir. Ces activités formatées participent à la « construction d'une féminité amérindienne moderne », « dessinant les contours d'un féminisme pancanadien où la progression des droits des femmes et leurs intérêts passe par leur habileté tant à démontrer les compétences culturelles qu'à parler en public et à interagir avec les autres » (p. 385).

La question du « troisième genre » revient dans plusieurs textes. Raymond J. DeMallie analyse la catégorie des *Winjktas*, des hommes vivant comme des femmes, et des rêveuses de la femme double, leur pendant féminin, pour cerner leur statut et leur rôle. Cette problématique est aussi soulevée par Douglas R. Parker, dans le cas des Pawnees et des Arikaras, en reprenant la catégorie classique de « berdache », pour désigner des individus qui se conformaient aux comportements des personnes de sexe opposé, ou alterner entre ceux des hommes et des femmes. Chez les Pawnees et d'autres groupes, leur origine trouverait leur source dans les références cosmogoniques, la Lune étant responsable de l'introduction « chez un individu [de] l'esprit (ou l'âme) d'une personne du sexe opposé. Par conséquent, ce statut était le fait d'une volonté céleste et non du choix personnel d'un individu » (p. 225). Totalement intégrés à leur société où ils pouvaient atteindre des postes importants, ils furent soumis à des pressions gouvernementales et religieuses coloniales visant à faire disparaître ces institutions culturelles, sous prétexte de conduites licencieuses, soutenus en cela par des anthropologues enclins à les juger à l'aune des critères de déviance ou de maladie mentale.

La place de la cosmogonie est aussi soulevée par Bernard Saladin d'Anglure dans le cas des Inuits. Les modalités du travestissement transitoire des garçons et des filles seraient liées à des traditions de nomination, aux déséquilibres dans le sex-ratio, aux croyances entourant le changement de sexe anatomique autour de la naissance et aux cas d'ambiguïté

génitale. Ce troisième genre est associé en particulier à la vocation chamanique. Situait ces pratiques dans le cadre socioreligieux, contrairement aux approches théoriques basées sur l'orientation sexuelle, à son avis insuffisantes et réductrices, l'auteur suggère de tenir compte de plusieurs dimensions (ontologique, cosmologique, démographique et sociologique), remettant aussi en question, au plan épistémologique, les approches ethnohistoriques tout comme celles qui s'appuient sur les théories *queer*, aux fondements trop occidentalocentrés.

LES CADRES SOCIAUX

La seconde thématique porte sur l'analyse des cadres sociaux dans lesquels les relations, essentiellement hétérosexuelles, s'expriment, privilégiant les rapports de parenté et l'organisation familiale de même que les normes entourant le divorce et les relations extramaritales. DeMallie cerne les rituels de cour chez les Lakotas, les règles de choix du conjoint et les configurations maritales (fugue, consentement mutuel, mariage par achat), où les rapports de couple, relativement égalitaires sont néanmoins marqués par des tensions. Il note la présence de conduites d'évitement ou au contraire de plaisanterie selon le type de rapports de parenté et d'alliance, un double standard pré-marital (virginité des femmes, conduites volages des hommes), des normes extramaritales inégalitaires et des sanctions à l'égard des femmes infidèles. Chez les Pawnees et les Arikaras, Parker note la présence du mariage arrangé et, si le sentiment amoureux avait peu d'importance, on retrouve des liaisons amoureuses non acceptées par les familles, ou des relations extramaritales qui pouvaient se conclure par une fugue. L'infidélité de la femme pouvait entraîner le divorce, mais celui-ci était plus rare chez les Pawnees. Parmi les Inuits, selon Frédéric Laugrand, le mariage était traditionnellement arrangé par les familles à un jeune âge, mais il pouvait aussi se fonder sur une différence notable en termes d'âge entre les partenaires. La pratique du mariage arrangé aurait contribué à la formation de couples durables, contrairement à

la situation contemporaine, mais si les femmes refusaient le conjoint proposé, elles pouvaient être violemment obligées à se conformer à leur décision. Les unions de type polygynique et plus rarement polyandrique sont aussi rapportées. Olivier Servais, résumant les travaux des anthropologues sur les Ojibwas et les rapports des missionnaires jésuites de la moitié du XIX^e siècle au début du XX^e, met en relief leurs jugements sociaux sur l'organisation familiale. Le mariage survenait lorsque les hommes et les femmes avaient acquis les compétences indispensables (chasse et tâches domestiques), et la durée du couple était variable. La liberté individuelle étant importante, la séparation de la part des femmes pouvait survenir pour des prétextes multiples (insatisfaction maritale, violence, trop grande, jalousie de la part de l'époux, infertilité). Pour les missionnaires, les modèles de mariage, en particulier la polygamie, et les règles de divorce, étaient en conflit avec ceux privilégiés dans le modèle catholique et faisaient l'objet d'une nette désapprobation.

LES EXPRESSIONS DE LA SEXUALITÉ

Le troisième thème porte sur les expressions de la sexualité. Denys Delâge analyse l'événement diplomatique que représentait la Grande Paix de Montréal de 1701 pour cerner la conception du corps parmi les groupes autochtones et leurs pratiques corporelles et vestimentaires et, secondairement, les enjeux liés à la sexualité, privilégiant plutôt une approche analytique basée sur la mythologie et la compréhension des tabous sexuels entourant la chasse, les analogies entre la guerre, la chasse et la séduction. Il montre comment certaines de ces conceptions peuvent aider à comprendre les rituels entourant la grande paix.

Dans le cas des Pawnees et des Arikaras, Parker critique les observations des voyageurs, de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle, qui exprimaient une nette désapprobation des comportements sexuels des Arikaras, soulignant leur libertinage et leur promiscuité. L'auteur s'attache alors à étudier la sexualité de deux groupes

« de l'intérieur » à partir de récits et de témoignages ainsi que de la relecture des recherches ethnographiques à leur sujet. Les prohibitions dans le système de parenté indiquent que, dans les deux tribus, les termes désignant les relations de parenté étaient peu nombreux et que « [...] ce système autorisait le mariage ou encore les rapports sexuels entre de nombreuses personnes qui étaient des apparentés au sens strict sans toutefois être proches comme le seraient des consanguins » (p. 208). Les épouses pouvaient être partagées avec des amis ou des parents. Ce partage pouvait avoir pour objectif de permettre à un homme de se former auprès d'autorités religieuses possédant des pouvoirs surnaturels. Il entretenait des relations sexuelles avec l'épouse qui était alors incluse dans la formation et qui acquérait une partie de ses pouvoirs. Chez les Arikaras, on retrouve par ailleurs une instrumentalisation de l'usage de la sexualité à des fins économiques, les hommes utilisant leurs épouses et leurs sœurs pour obtenir des avantages dans ce domaine auprès de commerçants et ce, surtout parmi les familles les moins prestigieuses, mais ces stratégies semblent absentes chez les Pawnees.

Gilles Havard, dans la continuité de ses travaux sur la sexualité parmi les autochtones du haut Missouri, reprend la problématique du partage et note la présence d'une « hospitalité sexuelle » qui serait liée à l'obtention des pouvoirs des étrangers à travers les relations sexuelles. Il s'interroge sur l'existence de l'autonomie sexuelle de femmes qui seraient « maîtresses de leur corps », une expression absente de la terminologie française de l'époque et en rupture avec les conceptions entourant les enjeux de la lignée, du mariage et de la place de la sexualité dans cette société où les corps féminin et masculin sont soumis à un contrôle social considérable. Cette autonomie se manifesterait en premier lieu à la période prémaritale pendant laquelle les femmes auraient, dans certains groupes, une grande liberté sexuelle et expérimenteraient des activités érotiques avec des partenaires multiples. Ces conduites cesseraient avec

le mariage, à l'exception des femmes qui refusaient cet état marital et établissaient des relations de concubinage passagères avec des chasseurs ou des commerçants, des conduites rapportées aussi chez des femmes mariées avec l'assentiment de leur époux. Ces pratiques ont été quelquefois considérées par des observateurs étrangers comme des formes de prostitution alors qu'elles ne seraient que l'une des modalités de l'hospitalité sexuelle, à la suite des contacts avec les Européens. Le don de cadeaux ne constituerait pas véritablement un paiement pour services sexuels, mais ce type de relation dans le temps pourrait s'être transformé pour donner lieu à une véritable prostitution. Quant à l'hypothèse qu'une coercition ait pu exercée par les maris ou les frères pour contraindre les femmes à ces pratiques, elle ne semble pas être validée. Si elle est rapportée dans certains cas, elle ne semble pas généralisée. L'« offre érotique » relèverait plutôt d'une certaine autodétermination féminine qui se retrouve dans plusieurs contextes cérémoniels accompagnés de « coïts rituels » et d'initiatives érotiques associées à la conception d'une sexualité plus insatiable que celle des hommes, à l'inverse des modèles occidentaux de l'époque. Dans certains cas, elle renverrait à des formes d'initiation sexuelle des jeunes hommes par des femmes mariées qui établiraient aussi des relations à plus ou moins long terme avec des hommes âgés ou des adolescents. Ce faisceau d'indices suggère que « les femmes amérindiennes, loin d'avoir toujours eu à consentir à ces pratiques, ou d'en avoir été nécessairement les victimes, ont pu en être aussi parfois des actrices, des sujets *agissants* » (p. 351).

Chez les Inuits, selon Laugrand, en début de mariage, l'expression de la sexualité pouvait se heurter à une certaine réticence de la part des femmes, à cause de leur inexpérience, et les premières relations sexuelles pouvaient survenir tardivement et être douloureuses. Dans la situation contemporaine, le choix du conjoint est plus libre et les normes d'initiative sexuelle seraient aujourd'hui

l'apanage des femmes, contrairement à la situation traditionnelle. La violence sexuelle semble être un motif culturel ancien déjà présent dans les mythes locaux, où elle est condamnée, et dans la vie quotidienne où elle servait de sanction à la transgression supposée de règles rituelles. Si selon les aînés, les viols et les autres abus sexuels étaient peu fréquents, ils pouvaient survenir dans deux contextes. Dans le contexte chamannique, des chamanes pouvaient demander des faveurs sexuelles comme rétribution pour services rendus ou tenter d'abuser de leurs patientes, des pratiques tournées en dérision. Lors des flirts de jeunesse, des abus pouvaient survenir, mais de telles pratiques sont peu validées par les aînés qui, au contraire, insistent sur le contrôle exercé dans le champ sexuel. Pour Laugrand cependant, « les viols et les relations extraconjugales étaient cependant probablement plus fréquents que ne le disent les aînés, quitte à se produire même au sein des familles » (p. 266). Pour se prémunir des avances ou des agressions, les sorties de fin de journée et de nuit étaient proscrites, mais la transformation de l'espace domestique avec l'établissement des maisons modernes aurait contribué à l'augmentation des abus.

Tout comme l'homosexualité, l'inceste et les relations sexuelles avec des individus non pubères ou des « entités non humaines », rencontrés surtout dans les rêves, la bestialité fait l'objet d'un fort tabou et de préoccupations constantes. Sa transgression, très dangereuse, pouvait se répercuter sur la santé des individus, provoquer la mort ou donner lieu, selon certains récits, à la naissance de chimères mi-chiens mi-humains. La confession de la faute et sa reconnaissance publique pouvaient annuler ces conséquences. Cette hantise de la bestialité pourrait renvoyer à son incompatibilité avec le champ de la reproduction, tout comme l'homosexualité, mais ce tabou suggère aussi

que dans des sociétés où humains et animaux sont équivalents, la préservation des frontières d'une humanité fragile, par des gestes, des rites et des interdits (chamaniques ou chrétiens) qui

assurent la reproduction du social, demeure une prémisses fondamentale pour que chacun puisse mener une bonne vie (p. 281).

Les termes linguistiques en lien avec la sexualité évoquent une contiguïté avec le domaine de la chasse (homologie femme-viande, analogie entre la respiration sexuelle et celle du phoque pour préciser le moment du harponnage, utilisation des femmes pour attirer les baleines, tabous sexuels avant la chasse).

L'échange des femmes, fondé sur un libre consentement, aurait disparu avec la christianisation. Il aurait été lié, dans certains cas, à un déséquilibre dans le sex-ratio en faveur des hommes, à leur déplacement sur de longues périodes, en compagnie d'une autre femme que leur épouse qui restait alors dans la communauté avec ses enfants. Cet échange pouvait servir à contourner des problèmes d'infertilité ou à établir des relations d'amitié. Des raisons plus érotiques liées à la quête de la diversité de partenaires pouvaient aussi intervenir, tout comme des raisons rituelles dans le cadre des fêtes et des rassemblements cérémoniels.

L'analyse de l'échange des conjoints chez les Inuits, proposée par Saladin d'Anglure, rejoint certaines de ces perspectives. Ce type de transaction serait lié, d'une part, à la question de l'infertilité et, d'autre part, aux rituels des grandes fêtes du solstice d'hiver, où les chamanes travestis et ithyphalliques, réassignaient les conjoints pour

réparer ou prévenir les désordres cosmiques que représentait la disparition du soleil pendant plusieurs mois, les désordres sociaux exprimés par la stérilité de certains couples et les désordres individuels des corps atteints par la maladie et la souffrance. Il fallait réactiver par ces échanges la dynamique sexualisée du cosmos et de la vie (p. 292).

Il revient aussi sur la question des abus sexuels qui auraient été fréquents, surtout de la part d'hommes dominants ou de chamanes. Contrairement à Laugrand, D'Anglure note la présence de formes de sexualité diverses incluant la zoophilie, l'homosexualité et l'inceste, qui transgressent les

tabous majeurs, ce qui s'expliquerait par la précarité de la vie inuite.

LES PERSPECTIVES MISSIONNAIRES

La problématique sexuelle autochtone, envisagée à partir du point de vue des missionnaires, fait l'objet de deux textes. Le premier, par Murielle Nagy, porte sur l'itinéraire personnel du missionnaire oblat Émile Petitot, d'origine française, qui œuvra dans plusieurs régions du Canada à la fin du XIX^e siècle, et sur l'analyse de ses conflits d'ordre sexuel liés à ses relations intimes avec des jeunes autochtones, puis avec une femme, lors de ses déplacements, affectant son équilibre mental (sentiments de culpabilité et de honte, délires paranoïaques, tentatives d'autocirconcision comme modalité de suppression de ses désirs sexuels) et provoquant l'embarras dans la hiérarchie de son ordre, qui le renvoie en France où il passera les dernières décennies de sa vie à la rédaction de ses travaux ethnographiques et géographiques. Le second texte, celui Olivier Servais dont nous avons déjà parlé, reprend les travaux des anthropologues pour cerner la vision de la sexualité chez les Ojibwas. Fondée sur des mythes explicites, elle s'accompagne, comme dans d'autres sociétés, de jugements négatifs sur plusieurs comportements (homosexualité, inceste, bestialité, masturbation). Sur le plan des normes sexuelles, la période pré-maritale s'accompagne de stratégies de séduction de la part des hommes (chansons d'amour, recours aux charmes d'amour ou d'attraction), d'où un contrôle maternel serré des jeunes filles qui, néanmoins, sont sexuellement accessibles et s'adonnent à des rencontres secrètes. Malgré cette perspective complexe de la sexualité ojibwa, les missionnaires n'en retiennent que les pratiques liées à la danse et les rapprochements corporels entre hommes et femmes qui font l'objet de leur condamnation. Leurs écrits restent cependant peu explicites sur les conduites observées, attribuées en partie aux influences extérieures à la communauté. La notion de licence sert d'étiquette générale pour les désigner et, étant donné le public religieux auquel la correspondance est adressée,

la circonspection et le flou sont de rigueur comme mode de rédaction.

LES PERSPECTIVES LINGUISTIQUE ET HUMORISTIQUE

Les deux derniers chapitres esquissent des problématiques qui demanderaient à être développées. Louis-Jacques Dorais dégage des aspects du vocabulaire sexuel présent dans le mitchif, une langue de type créole, cri-français, parlée dans les sociétés métisses du Manitoba, et chez les Inuits, tandis que Claude Gélinas s'interroge sur l'identité autochtone et la sexualité dans les performances d'humoristes provenant de ces communautés où l'humour remplit plusieurs fonctions (support aux revendications identitaires et stratégies d'autodérision). Le contenu humoristique, à part les références à la dépendance au jeu, à l'alcool et aux drogues, traite des dysfonctionnements familiaux, et dans ce cadre, de thèmes sexuels problématiques (grande liberté sexuelle, précocité, fécondité élevée, violence). Ce traitement humoristique, qui servirait de mécanisme de critique sociale et politique, serait ainsi « une manière de remettre en question certains problèmes vécus au sein des communautés sans risquer pour autant d'être jugé par ses compatriotes » (p. 487).

CONCLUSION

Ce livre riche en aperçus sur le genre et la sexualité dans le milieu autochtone et inuit, ouvre de nombreuses pistes de recherche qui demanderaient à être systématisées. On peut noter, en premier lieu, l'intérêt de poursuivre la réflexion sur les limites épistémologiques et méthodologiques liées à l'analyse du contenu des matériaux disponibles, une perspective soulevée dans plusieurs textes. Il serait intéressant de cerner, en tenant compte des périodicités historique, l'évolution des jugements moraux portés sur les conduites sexuelles des autochtones tant par les voyageurs que par les anthropologues et qui sont révélateurs, en négatif, des enjeux sexuels présents dans la société occidentale et coloniale. L'analyse plus systématique des modalités des rencontres sexuelles interculturelles, qui constituent un

thème secondaire dans plusieurs textes, serait aussi à poursuivre. L'une des limites de ce livre est d'envisager la question de la sexualité essentiellement dans le cadre hétérosexuel, à part de rares mentions sur l'homosexualité. Il serait à cet égard important d'élargir la perspective et de traiter des constructions de la sexualité dans le monde contemporain autochtone et ce, dans leur environnement traditionnel et urbain, en tenant compte de la présence des minorités sexuelles et de l'influence des discours et pratiques des LGBT non autochtones, de celle des médias locaux et extérieurs (Internet, programmes télévisés, journaux, etc.) qui jouent aujourd'hui un rôle majeur dans la diffusion des modèles sexuels et de genre.

Joseph Lévy
Département de sexologie,
Université du Québec à Montréal



Une brève histoire des Indiens au Canada

Thomas King. Éditions du Boréal, Montréal, 2014, 296 p.

LA RÉPUTATION DE THOMAS KING comme auteur de fiction, essayiste, militant, professeur et nouvelliste n'est certainement plus à faire. Récipiendaire des prix du Gouverneur général et Trillium ainsi que du Commonwealth Book Prize, celui que son éditeur présente comme « l'un des plus importants intellectuels issus des Premières Nations du Canada » sait sans contredit manier la plume.

Avec *Une brève histoire des Indiens au Canada*, King propose vingt nouvelles dont les thèmes récurrents (indianité, identité, préjugés) sont habilement servis par un style décalé et bref. Ici, les récits vont à l'essentiel, les personnages sont peu ou pas définis sans que le sens en soit pour

autant affecté. Rapidement, le lecteur est confronté à ses propres préjugés, qu'ils soient favorables ou non, envers les Premières Nations. Si quelques nouvelles utilisent l'ironie comme outil de réflexion en montrant bien l'absurdité de certaines situations (l'adoption potentielle d'un bébé blanc par un couple cri de l'Alberta), d'autres touchent davantage à l'image du Bon Sauvage, celui dont la relation avec la nature est perçue comme spontanée et respectueuse. Quand la nature se dérègle et que les animaux envahissent la banlieue (des antilopes sur le terrain de golf, une meute de loups dans le parc), les pauvres citadins manifestent un soulagement bien senti en voyant arriver un Indien :

« – Il était temps, déclara Durwin. La nature devient incontrôlable.

– Un Indien, chuchota Alistair à l'oreille d'Evelyn. On va enfin avoir des résultats. »

Les Indiens que met en scène King dans ce recueil ne sont pas tous aussi appréciés des autres personnages, même si l'attitude des Blancs que l'auteur dépeint est rarement agressive ou négative. Tout au plus sont-ils niais, voire naïfs. C'est sans doute là la grande force de ce recueil. Si les Indiens qu'il crée sont à la fois plausibles et caricaturaux, porteurs de pulsions positives comme négatives, les personnages blancs sont davantage unidimensionnels. Habités par une culpabilité constante, ils côtoient leurs voisins indiens sans arriver à franchir la distance qui les sépare. Quand des volées d'Indiens s'écrasent contre les gratte-ciel de Toronto, ou quand une femme indienne faisant partie d'une collection vivante devient enceinte, les Blancs sont pris au dépourvu, incapables d'entrer en relation avec l'Autre. Ils soignent les Indiens, les baguent comme des animaux sauvages, les relâchent dans la nature ou les prennent en pitié, sans pourtant les traiter d'égal à égal. Cette pitié, infantilisante et condescendante, s'exprime comme le résultat d'une profonde incompréhension, basée sur un racisme inconscient et latent.

Ce recueil de nouvelles de Thomas King parvient ainsi à mettre le doigt